

## Pour de nouvelles souverainetés urbaines

ANNE-MARIE AUTISSIER  
PARIS 8

Directeur de l'édition 2000 de la Biennale de Venise, l'architecte Massimiliano Fuksas évoquait la ville en ces termes: «Le magma c'est la métaphore de la ville». Et de poursuivre: «Nous faisons tous partie du magma. Et nous nous posons des questions de début de siècle. Comment nous adapter à la nouvelle civilisation des contacts, de l'information, des migrations, d'internet? (...) Le monde est ouvert, la catastrophe n'a pas encore eu lieu, nous devons apprendre à nous déplacer avec les flux. Et les architectes doivent en finir avec l'idéologie, la rigidité, la langage pour initiés<sup>1</sup>.» Un autre architecte célèbre, le portugais Alvaro Siza, commentait en ces termes en 2002, le projet qu'il a conçu avec Juan Miguel Hernández de León, pour le quartier de Recoletos et du paseo du musée du Prado à Madrid: «Nous voulons faire baisser la pression de la circulation en la déviant par des rues parallèles et en ouvrant de vastes zones piétonnières sur cet axe. Il s'agit d'en faire un espace public en recourant à des solutions pour ainsi dire invisibles. Il ne faut rien attendre de spectaculaire. C'est un travail d'observation et de patience pour créer un tout lisible et beau en termes d'usage urbain<sup>2</sup>». «Les villes naissent avec des limites sans cesse dépassées», conclu-

---

<sup>1</sup> ARASIO 2001.

<sup>2</sup> MOLINA 2002.

ait cet adepte de l'architecture «à taille humaine».

### LES VILLES «INFORMATIONNELLES»

La société informationnelle connecte et déconnecte de façon rapide<sup>3</sup>. Aux alliances stratégiques des firmes multinationales et des mégalo-poles ou régions - nœuds et échangeurs de communication - fait pendant l'exclusion de régions entières ou de parties du continuum urbain. La seconde conséquence est l'internationalisation du capital alors que le travail, lui, se fragmente et correspond de plus en plus à une diversification individuelle - y compris imposée. Ainsi la production de haute technologie rétrécit l'espace des décideurs alors qu'elle étend et dilue l'espace des exécutants (fabrication des composants en particulier) partout sur la planète. L'une des «mauvaises» ripostes à cette dilution et abstraction du temps quotidien est l'intégrisme de toute nature qui exacerbe les identités, tout en les réduisant à leur caricature mortuaire.

A l'espace des lieux se substitue l'espace des flux. L'économie informationnelle globale s'organise autour de centres de commandement et de contrôle qui innovent, coordonnent et gèrent les activités des réseaux d'entreprises. Tous les services - marketing, tourisme, design, finances, recherche, culture etc. représentent une création de savoir et un flux d'information, théoriquement diffusables dans le monde entier. Ils se caractérisent à la fois par la concentration et la dispersion. Le niveau supérieur des activités se situe dans des métropoles - New York, Londres et Tokyo pour la finance par

---

<sup>3</sup> CASTELLS 1996.

exemple. Celles-ci sont connectées avec de grands centres européens traditionnels – Amsterdam, Milan – rejointes par d'autres métropoles – notamment Madrid, São Paulo, Mexico, Moscou et Budapest. Ainsi Madrid entre à partir de 1986, dans l'espace des flux financiers et des investissements directs (400 milliards de pesetas en 1988, soit environ 2,4 milliards d'euros) et la physionomie de la ville s'en trouve transformée: saturation du coûteux centre-ville, urbanisation massive des faubourgs, crise immobilière. Il se crée une interdépendance entre les centres urbains de l'Union européenne, au détriment de leurs arrière-pays respectifs. Nullement assurée ni stable, la hiérarchie dans le réseau est soumise à une compétition féroce entre cités, tout comme aux hasards des investissements financiers et immobiliers. La dispersion concerne le traitement de masse des opérations, l'exécution des stratégies décidées dans les grands centres où les firmes ont leur siège. Ce qui caractérise ce système spatial de services, c'est la faculté d'adaptation des réseaux: «la cité globale n'est pas un lieu mais un processus par lequel les centres de production et de consommation des services avancés (...) sont reliés au sein d'un réseau global, tandis que leurs relations avec l'arrière-pays se réduisent simultanément.» L'industrie de haute technologie présente une structure professionnelle très éloignée de celle de l'industrie traditionnelle: pour moitié, une main d'œuvre très qualifiée et, pour l'autre moitié, une masse d'employés non qualifiés, affectés à des tâches répétitives qu'il ne semble ni possible économiquement ni souhaitable socialement, d'installer là où se trouvent les scientifiques et les ingénieurs. Les tâches d'exécution sont en outre délocali-

sables. Quant aux technopôles, elles se situent dans des centres urbains. Même si les villes européennes n'atteignent pas la taille des mégacités asiatiques ou latino-américaines, elles sont tout autant menacées d'anomie par l'extension d'un continuum urbain dans lequel les périphéries génèrent elles-mêmes leurs propres marges.

Contrairement à l'idée selon laquelle les processus informationnels auraient pour conséquence la généralisation du télétravail, des achats sur internet, des soins de santé à distance, les lieux physiques du travail, du commerce, de la santé perdurent et ce qui caractérise la société actuelle, c'est une mobilité au sein des espaces urbains, plus que le repli sur un mode de vie totalement informatisé. Il reste que, dans nos villes, l'espace se différencie de plus en plus socialement tandis que les relations fonctionnelles se multiplient par-delà la contiguïté physique. Le centre d'affaires reste le moteur économique de la cité, branché sur le réseau informationnel. La nouvelle élite «gestionnaire-technocratique-politique» (Manuel Castells) européenne s'approprie la culture et l'histoire urbaine en s'installant dans les zones bien conservées ou rénovées du centre (Paris, Rome, Amsterdam, Madrid). Le Royaume-Uni reste une exception en raison de la nostalgie champêtre, propre aux classes dominantes britanniques. Quant aux quartiers ouvriers traditionnels, de plus en plus habités par les employés des services, ils résistent diversement aux efforts de rénovation des entreprises. Le slogan «la ville, un lieu de vie et de travail» est réservé à une minorité.

Autre conséquence: l'espace des flux brouille la relation signifiante entre architecture et société. «Dans la mesure où la manifestation spatiale des intérêts dominants s'opère de manière transculturelle dans le monde entier, le déracinement de l'expérience vécue, de l'histoire et de la culture spécifique comme arrière-plan du sens conduit à la généralisation d'une architecture en dehors de l'histoire et de la culture», écrit Manuel Castells. Rem Koolhaas fait partie des architectes sensibles à ces mutations; il se montre particulièrement critique à l'égard des villes-musées qui ignorent la réalité urbaine actuelle et se présentent aux voyageurs, comme «ex-sanguines» de toute signification, tant il est vrai que l'appropriation des espaces urbains n'est pas seulement liée à leur histoire, aussi riche et longue soit-elle.

#### LE CONTINUUM URBAIN, SOURCE D'ANOMIE

Pour Olivier Mongin, nous sommes entrés dans le monde de «l'après-ville»<sup>4</sup>. L'espace européen d'hier perd du terrain au profit d'une métropolisation qui est facteur de dispersion et d'éclatement. Alors que la ville correspondait à une culture des limites, la voici branchée sur un espace illimité, celui des flux et des réseaux qu'elle contrôle inégalement. La ville «à plusieurs vitesses» s'impose désormais à Paris, au Caire ou à Buenos Aires. La privatisation gagne du terrain sur l'espace public et les logiques de séparation et de sécession sont préférées à la conflictualité démocratique.

Les lieux ne disparaissent pas mais leur logique est absorbée par le réseau. Les

échangeurs et les lieux de réseaux donnent lieu à des sites: par exemple, Rochester (Virginie) et Villejuif (banlieue parisienne) jouent un rôle essentiel dans un réseau mondial de recherche et de produits médicamenteux. Les classes dominantes affichent et cultivent leur nomadisme, faisant de la cité virtuelle un processus qui hiérarchise l'importance des lieux ou les rend équivalents parce qu'exclus des flux de pouvoir.

Le succès d'un mouvement parti du Nord de l'Europe, la réutilisation des lieux anciennement commerciaux ou industriels à différentes fins – sièges d'administrations, lieux de loisirs et de culture –, le fameux phénomène des «friches» tend à réinscrire des bâtiments dans l'espace public, en leur conférant un rôle de repère et de centre dans ce continuum. La restauration et réutilisation ont aussi pour vertus affichées de faire d'entre-deux ou de marges, des espaces utiles et attractifs dans des quartiers souvent en déshérence, s'efforçant de prouver par là même qu'on peut y vivre et y bien vivre. Pourtant, la gageure que rencontrent ces lieux nouveaux est souvent leur appropriation et fréquentation par les populations de proximité.

#### POUR UNE CULTURE DES LIMITES

Alberto Magnaghi prône une «globalisation par le bas», visant à recréer des lieux. Pour renouer avec des pratiques urbaines partagées, il faut admettre que «la relation corporelle à un espace représente une valeur anthropologique fondamentale». Selon Olivier Mongin, la «mise en forme» de la ville est d'abord une «expérience corporelle». La ville existe lorsque des

---

<sup>4</sup> MONGIN 2005.

personnes se considèrent comme des citadins. Les lieux sont à reconquérir contre les flux. Ou pour l'exprimer autrement avec Françoise Choay citée par Olivier Mongin, «L'espace à l'échelle humaine et la double activité de ceux qui fabriquent et de ceux qui l'habitent, constituent notre patrimoine le plus précieux». C'est pourquoi des événements festifs éphémères – fussent-ils de bonne qualité – ne peuvent suffire à créer le leurre de la ville comme espace public. A ce sujet, l'on peut observer la relation entre la fragmentation des espaces urbains et l'explosion du phénomène des festivals et des spectacles de rue. L'idée d'une communauté éphémère – image mythique d'une communauté perdue – renforce par contraste la frustration du quotidien.

Que serait un lieu urbain conforme à nos aspirations? Il doit être administré, proposer des espaces publics abordables dans des limites physiques qui sont celles de notre corps. Il doit proposer toute une série de services qui permettent de se lier facilement à l'espace mondial de l'information. Il doit aussi être, prévient Olivier Mongin, un lieu dont on puisse facilement sortir ou encore un lieu «relié», un espace conçu à la fois dans sa singularité et sa complémentarité avec d'autres espaces. Il implique une politique des transports, la présence de commerces de proximité, d'écoles, de lieux culturels, d'entreprises, une urbanisation appropriée. Il doit faire l'objet d'une concertation pragmatique entre les acteurs privés et les acteurs locaux. Il doit aussi être un lieu dont tous les habitants disposent du droit de vote. Bref, il doit délimiter des espaces de vie collective, tout en facilitant des trajectoires individuelles, ce

que, selon Olivier Mongin, a échoué à faire la politique de la ville en France. Celle-ci vise en effet plus l'aménagement de territoires que la prise en compte de lieux singuliers et des individus qui s'y trouvent. Enfin il doit être facilement relié aux autres espaces urbains. La ville de Bologne a utilisé des techniques de restauration identiques pour le centre-ville historique et les villes péri-urbaines. Avec le soutien de l'Union européenne, la ville de Malmö a développé toute une série de services informatiques gratuits pour les habitants de toute l'agglomération. Olivier Mongin cite également le projet de métropole «à cinq têtes» pour créer un espace Loire-Bretagne: Nantes, Brest, Rennes, Saint-Nazaire et Angers. Le Réseau des villes numériques s'emploie à réunir tous les acteurs territoriaux – élus, chercheurs, urbanistes, architectes, pour accompagner les communes européennes (grandes ou petites) dans leurs démarches numériques: mise en ligne du patrimoine culturel, espaces d'accès multimédia, création de pôles images, services en ligne etc<sup>5</sup>. Olivier Mongin cite également l'exemple américain de «l'incorporation» qui permet de créer une nouvelle municipalité si les deux tiers des résidents en sont d'accord. En France, la création de communautés urbaines (14) et de communautés d'agglomérations (162), tout comme les 2 443 communautés des communes, peut permettre de réarticuler la relation entre les villes et leurs périphéries (qui ont elle-mêmes leurs propres marges) et de partager la gestion donc les souverainetés.

---

<sup>5</sup> LOECHEL 2002.

L'on se trouve donc face à une exigence nouvelle d'accès et de mobilité. Reconstruire autrement ce qui fait de la ville une fédération d'éléments hétérogènes. Renouer avec une matrice démocratique «longtemps inséparable de la ville», selon Olivier Mongin. Plus que les lieux, ce sont les gens qui sont générateurs de ville. Le rôle des décideurs et des urbanistes, sans doute aussi de ceux des artistes qui le souhaitent, est de recoudre à partir des marges, en apprenant ce qu'enseigne le contexte, ce que dit l'expérience des lieux. Conformément aux propos d'Alvaro Siza, le concepteur a pour mission de révéler le projet caché. Comme le note Jean Hurstel dans son livre «Réenchanter la ville», le promeneur doit batailler ferme pour s'éloigner des centres-villes européens et s'imprégner du message de leurs marges. Refabriquer de la ville, ce serait donc apprendre à la lire, jusque dans ses dérivés. Et, sans doute, comme y insiste Olivier Mongin, prêter attention aux propos des écrivains et des poètes, décrypteurs incomparables du labyrinthe urbain.

#### BIBLIOGRAPHIE

ARASIO, E., *Bienvenue à Magma City*, *L'Expresso*, article reproduit et traduit par *Culture Europe* n°32, 2001.

CASTELLS, M., *La société en réseaux*, Paris 1996.

LOECHEL, A., *Le réseau européen des villes numériques*, in *Culture Europe* n°37, 2002.

MOLINA, M., *L'équilibre urbain selon Alvaro Siza*, *El Pais*, article reproduit et traduit par *Culture Europe* n°37, 2002.

MONGIN, O., *La condition urbaine*, Paris 2005.